

# Notre Bruxelles oublié

## Jean d'Osta

### 2. Les trois frères de la Barrière

A la fin du siècle dernier, chaque dimanche matin, des cris terribles faisaient vibrer les fenêtres du petit estaminet *Au Vieux Sabot*, situé à la Barrière de Saint-Gilles, à l'angle de la chaussée de Waterloo et de la rue de l'Hôtel des Monnaies. Mais ces cris ne semblaient nullement émouvoir les passants, cependant nombreux à ce carrefour très animé.



C'est qu'on savait qu'il ne se passait là rien de grave : c'était simplement la séance hebdomadaire du « dentiste », qui dans ce café arrachait les dents malades de quelques villageois, la plupart venus d'Uccle, de Forest, de Linkebeek, de Droogenbosch.

En ces temps débonnaires, où il ne fallait pas de diplôme pour pratiquer l'art dentaire et où les rudiments d'anesthésie étaient encore considérés comme un luxe, le dentiste de la Barrière avait bonne réputation. En effet, il ne mentait pas, comme la plupart des arracheurs de dents ; au contraire, il disait : « *Je vais vous faire très mal, mais pendant une seconde seulement, car je ne rate jamais mon coup. Et la dent partie, on ne souffre plus !* » C'était vrai : son

coup de tenaille était sûr, direct et efficace. Mais les gens hurlaient dès qu'ils voyaient la tenaille. Pourtant ils ne pouvaient plus reculer, car ils avaient payé d'avance : cinquante centimes, une somme !

Ces détails, je (*Jean d'Osta*) les tiens de ma mère, qui dans sa jeunesse avait souvent balayé le sable fin, souillé de sang et de chicots, qui recouvrait le pavement de l'estaminet. Car ma mère était née dans cette maison. Elle était la nièce de la patronne, Jacqueline Van Haesendonk, et aussi la cousine germaine du « dentiste », Louis Soetewey, lui-même neveu de cette patronne.

Louis Soetewey avait deux frères, qui comme lui avaient choisi des métiers indépendants mais plutôt marginaux : Frans était photographe-portraitiste et Charles était barbier-coiffeur. Mais ni l'un ni l'autre, pas plus que le dentiste, ne possédaient de local pour recevoir la clientèle. Aussi opéraient-ils tous les trois dans l'estaminet du Vieux Sabot, avec l'assentiment de la brave tante Van Haesendonck. D'ailleurs, au siècle passé, de telles pratiques étaient courantes ; les cafés avaient un rôle social bien plus important qu'aujourd'hui.

Donc, non seulement il fallait un local, mais il fallait aussi un fauteuil spécial, avec appuie-tête à hauteur réglable, tant pour maintenir en place la tête des patients aux dents cariées, que pour raser les barbes ou pour immobiliser l'occiput des gens qui devaient «tenir la pose» pendant plusieurs secondes afin d'impressionner peu à peu une plaque photographique médiocrement sensible à la lumière avare d'un vieux cabaret.

*Le Vieux Sabot* possédait un tel fauteuil, — un seul. C'était un large siège de bois avec des accoudoirs et un dossier canné coulissant verticalement entre deux montants pourvus d'un dispositif de fixation aussi ingénieux que compliqué (j'ai bien connu cette pièce de musée, car ma mère en avait finalement hérité ; mais elle l'a brûlée pour se chauffer, lors de la pénurie de charbon de l'hiver de guerre 1943).

Les trois frères Soetewey disposaient de ce fauteuil à tour de rôle : Louis tous les dimanches matin, pour sa séance d'arrachage de dents ; Charles les autres matins, de très bonne heure, pour faire la barbe des « abonnés » ou tondre les tignasses abusives ; et Frans plus rarement, lorsqu'il avait la commande d'un portrait, — ce qui n'arrivait pas tous les jours, sauf en période de communion.

Les Saint-Gillois appelaient ces trois frères Soetewey : «le dentiste de la Barrière », «le coiffeur de la Barrière» et «le photographe de la Barrière. »

Cependant, les deux premiers n'ont pas fait une très longue carrière à la Barrière. Un beau jour de 1905, ils ont pris le train pour Rotterdam et s'y sont embarqués sur un bateau d'émigrants en partance vers Buenos Aires. On ne les a jamais revus. Ils ont écrit deux ou trois fois, notamment pour faire savoir qu'ils avaient trouvé une femme, mais pas encore de mine d'or.



Quant au troisième, Frans Soetewey, il a persévéré dans la photographie. Mais lorsqu'il avait un client, il transformait abusivement le petit estaminet en atelier de pose ; ma mère devait tenir un drap de lit déployé derrière le sujet, d'une façon très précise, pour qu'il y ait un fond blanc sans ombres ; la tante devait disposer sur une table des espèces de paravents en carton blanc ou des miroirs pour équilibrer l'éclairage, etc. Et Frans passait des heures dans la cave-chambre noire, où, à la lueur d'une lampe à pétrole à verre rouge sombre, il fabriquait lui-même ses plaques, au moyen de morceaux de verre achetés chez le vitrier et sur lesquels il épandait une gélatine chaude contenant des produits photo-sensibles de sa composition ! Il avait une impressionnante variété de bouteilles contenant des révélateurs de tous

genres, des renforçateurs, des affaiblisseurs, des adoucisseurs, des blanchisseurs, des fixateurs, des vireurs pour sépia ou sanguine et d'autres produits mirobolants dont il m'a plus tard légué les recettes (indéchiffrables).

Un tel artiste ne pouvait indéfiniment se contenter d'opérer dans un estaminet populaire. Ayant un jour amassé quelque argent, il loua deux mansardes, rue de l'Hôtel des Monnaies, 186, à quelques pas du Vieux Sabot, et il transforma l'une d'elles en une verrière, où la lumière solaire pénétrait si abondamment qu'il put enfin faire des portraits « en instantané ». Mais en ce temps-là, la photographie ne nourrissait guère son homme, du moins dans les faubourgs. Frans Soetewey devint un jour opérateur-projectionniste (c'est-à-dire tourneur de manivelle), puis caissier-comptable, dans un des tout premiers cinémas qui s'ouvrirent à Bruxelles, le cinéma Colonial aménagé dans le grand salon du célèbre Hôtel du Grand Miroir, rue de la Montagne, 28.

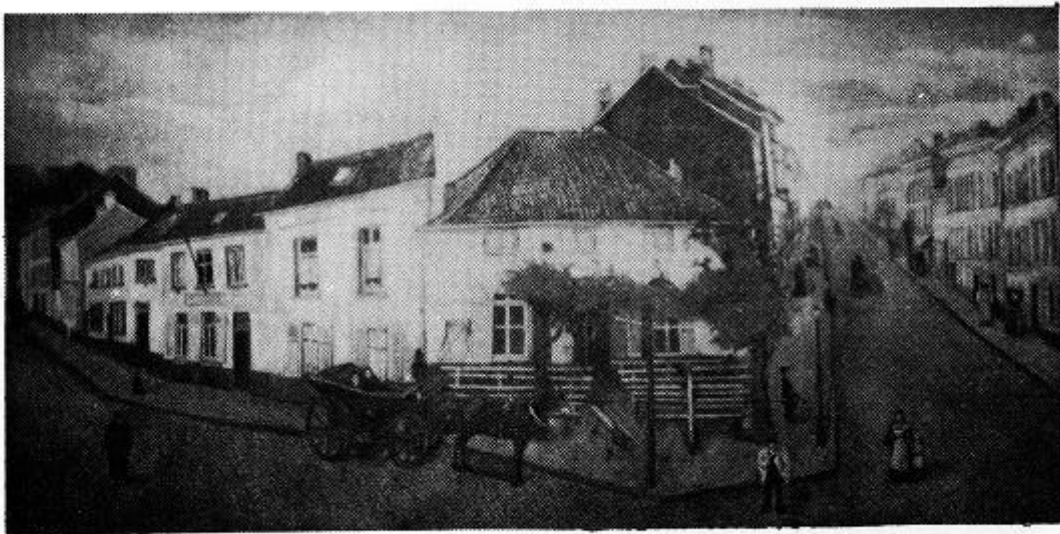
En son genre, le café du Vieux Sabot fut une pépinière d'artistes. Un poète saint-gillois dont le nom n'est pas cité dans les anthologies mais que ses contemporains nommaient « *le chevalier Lank Hoer* » (ou « Lang Haar » en bon néerlandais) parce qu'il portait les cheveux longs (quatre-vingts ans trop tôt), y déclamait souvent des vers – bilingues – que lui avait inspirés l'actualité internationale ou saint-gilloise. Ma grand-tante Van Haesendonck l'admirait beaucoup et lui versait gratuitement des « petites gouttes » (d'absinthe ou de hasselt). D'autre part, elle hébergea longtemps une artiste-peintre, Marie Van den Eycken, qui était sa belle-soeur (et aussi ma grand-mère).

Fille d'un peintre animalier qui eut son heure de vogue parce qu'il peignit les chiens de la reine Marie-Henriette et d'autres grandes dames, mon aïeule Marie Van den Eycken fit notamment les portraits à l'huile de toute notre famille, qui était nombreuse. Les oncles et tantes riches avaient droit à des toiles de très grand format, tandis que les pauvres étaient réduits à une surface infime ; je pense que ma grand-mère se faisait payer au décimètre carré.

C'est la même artiste-peintre qui, en 1893 ou 1894, fixa sur une toile de deux mètres de large le « panorama de la Barrière » qu'elle voyait de la fenêtre de sa chambre, située au 2<sup>e</sup> étage du *Vieux Sabot*. Ce tableau, d'une véracité méticuleuse, montre, à sa droite, la montée de la chaussée d'Alseberg ; au milieu, on voit le rustique estaminet de l'ancienne barrière à péage ; à

gauche s'amorce la vieille « rue du Moulin à vent» qui rejoignait obliquement la chaussée de Waterloo près de l'actuelle avenue Adolphe Demeur (un moulin à vent avait existé un peu plus loin). Cet angle de la chaussée d'Alseberg et de la rue du Moulin à vent s'avancait à l'époque jusqu'au milieu de l'actuelle place circulaire dite de la Barrière, laquelle place était donc autrefois beaucoup moins vaste. La rue du Moulin à vent fut entièrement rasée en 1895, pour la percée de la majestueuse artère qui devait mener au nouvel hôtel communal et qui se nomme aujourd'hui avenue Paul de Jaer.

Le tableau fraîchement achevé fut acheté par la tante Van Haesendonck. Et on le trouva si beau que ma grand-mère fut priée d'en peindre deux autres exactement semblables, notamment pour son riche beau-frère Jean-Baptiste Somers-Van Osta (mon grand-oncle), propriétaire du *Spijtigen Duivel* à Uccle.



*La Barrière de Saint-Gilles en 1894 (tableau de Marie VandenEycken). A droite: la chaussée d'Alseberg ; à gauche : la rue du Moulin à Vent.*



*Le même endroit vu de nos jours. La large avenue Paul De Jaer a remplacé la petite et tortueuse rue du Moulin à vent.*

En 1940, les héritiers Van Haesendonck ont donné leur « Barrière » à l'administration communale de Saint-Gilles. Ils ont bien fait. Car cette commune a rarement inspiré les peintres et l'on possède donc fort peu de vues de l'ancien Saint-Gilles. Le tableau orne depuis lors un cabinet scabinal et il figurera à une place d'honneur dans le futur musée folklorique de Saint-Gilles.

Il est dommage qu'on ne puisse exposer aussi dans ce musée l'historique fauteuil à dossier réglable qui servit professionnellement aux «trois frères de la Barrière », mes cousins Soetewey, le dentiste, le coiffeur et le photographe, qu'on pouvait jadis voir travailler si pittoresquement dans ce vieux café populaire qui n'est plus aujourd'hui (1977) qu'une taverne luxueuse et sans âme...

**Jean d'Osta**

**Copyright 1977 by Rossel Edition. Tous droits réservés.  
Imprimé en Belgique sur les presses de l'Imprimerie Rossel.  
Numéro de dépôt légal: D77/1740/30**